

Le spectateur inattendu

Marc Mercier

Number 172, June–July 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78124ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mercier, M. (2015). Le spectateur inattendu. *24 images*, (172), 54–55.

Le spectateur inattendu

par Marc Mercier

POUR QU'IL Y AIT DES SPECTATEURS, ENCORE FAUT-IL QU'IL Y AIT DU SPECTACLE. POUR QU'IL Y AIT DU spectacle, encore faut-il une ligne de démarcation entre la vie quotidienne (la norme) et le spectacle (l'exceptionnel). Si comme le prédisait Guy Debord, tout est devenu spectacle (le *spectaculaire intégré*), il n'y a donc plus, à proprement parler, de spectateurs. Il n'existe qu'un marché planétaire avec ses épiciers, ses consommateurs et, occasionnellement, de l'art sous une forme ou une autre, ou un concept du genre « tout est art ».

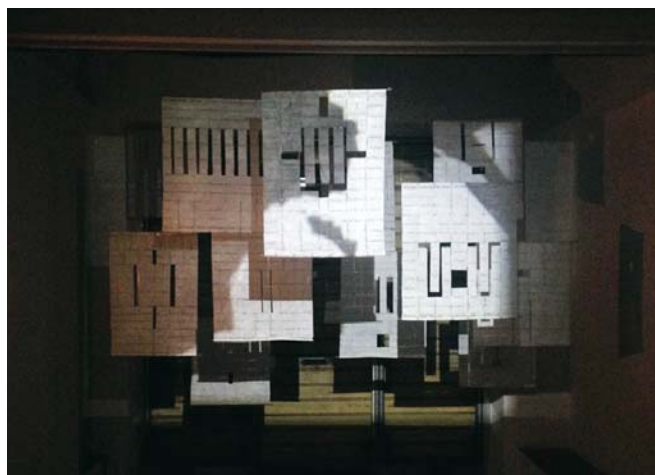
INTRODUCTION, ON NE PEUT PLUS PESSIMISTE

Il serait de bon ton de rassurer. Dire par exemple, même si ce constat est vrai, qu'il existe une issue, une faille dans le système par laquelle peuvent s'engouffrer artistes et spectateurs de bonne volonté, soucieux de ne pas s'aligner sur les critères du marché. Prendre pour exemple les nouveaux dispositifs numériques interactifs qui permettent de faire des films autrement, plus ouverts, impliquant le spectateur qui peut interagir, intervenir, devenir *spectateur*. Je l'ai maintes fois affirmé. Je ne le dirai plus. On peut mentir toute une vie aux autres, mais pas à soi-même.

Même si le jeu d'échec nous vient de l'arabe (*as-sāh māt(a)*, « le roi est mort »), j'aime ce qu'inspire la langue française : jouer aux échecs. *Devenir un bon joueur d'échecs* pourrait être une doctrine du soufisme ou du tao. Il faut être *bon* joueur et reconnaître que l'art n'a pas tenu sa promesse : un refuge de liberté où aurait dû se réaliser la richesse humaine malgré un environnement qui ne cesse de l'appauvrir. De ce territoire préservé devaient naître de nouveaux possibles qui contamineraient la société, pensait-on.

Reconnaître aussi que l'art (tristement nommé *contemporain* – je dis *tristement* car à moins de s'autoproclamer ridiculement *post-contemporain*, il annonce la fin de l'Histoire de l'art car par définition indépassable) n'a plus rien à promettre que sa propre survie. Et sa survie, il ne la doit qu'au marché. Nous sommes bel et bien entrés dans l'ère du *fétichisme* de l'art alors qu'à l'époque de Karl Marx (1867, *Le Capital*), on pouvait encore espérer que ce phénomène qu'il dénonçait comme le propre de la marchandise en voie de mystification, ne s'étendrait pas jusqu'à la sphère symbolique de la production culturelle. Il n'y a désormais de *valeur* que marchande quel que soit le secteur de la vie considéré. Quand il existait encore en France une Gauche (au siècle dernier), ce n'est pas l'art en tant que marchandise qui fut remis en cause, elle a juste estimé que celui-ci n'est pas une *marchandise comme une autre*, et on a alors défendu auprès des instances de l'Europe libérale le principe d'une *exception culturelle* dans la jungle de l'offre et de la demande.

Revenons à notre jeu d'échec : la situation est catastrophique. Le roi n'est pas mort. L'art est mort. Le spectateur aussi. La norme monétaire étant totalement victorieuse, la vie (tant sur le plan social, écologique, esthétique qu'éthique) va être de plus en plus morne jusqu'à l'anéantissement du monde.



365 JOURS SANS TOI

ARGUMENTAIRE, ON NE PEUT PLUS PESSIMISTE

On pourrait fermer les yeux et croire que tout (ou presque) est encore possible. Dire qu'il existe des résistances. C'est vrai. Des communautés se constituent ici ou là pour maintenir une circulation gratuite d'œuvres produites en dehors des contraintes du marché. Des individus s'élèvent pour préserver la place du sujet, affirmer de par leur mode d'existence et de création qu'ils ne croient pas, comme Descartes, que l'existence de leur propre personne est la seule certitude possible. Un monde fait de multitudes les entoure et les habite. Ils tentent par la voie de la création artistique (comme d'autre, par l'amour désintéressé) d'échapper aux rets du narcissisme ambiant. Et les spectateurs ? En effet, il existe encore des individus qui se rendent à une séance de cinéma pour recevoir autre chose que des nouvelles d'eux-mêmes. Le problème est que ces résistances sont vaines. Vaines quant à leur objectif si tant est qu'elles en aient un. Peu importe lequel. Toute projection vers un lendemain qui chante est une promesse d'aphonie. Un futur dans un monde qui ne se conjugue qu'au présent n'est que la répétition monotone du même, l'éternelle conversion de tout en rien, c'est-à-dire en argent. Le retour des religieux sur la scène politique internationale, qui ne sont rien d'autre que des militaires ou des banquiers déguisés, montre bien que même pour eux *l'espérance* est obsolète : le *jugement dernier* est supplanté par le *jugement du denier* ou du guerrier.

Constaté que les résistances sont périmées me range définitivement du côté du désenchantement radical. Il y a pire cependant, le cynisme : feindre de se plaindre du système et en jouir. Réclamer un adoucissement des effets de la commercialisation *excessive* par une intervention de l'État soi-disant soucieux d'un service culturel pour tous, juste pour avoir l'air humaniste et solidaire de ses petits camarades étranglés. Du trou noir, une petite voix s'élève : « Existe-t-il une alternative au marché et à l'État qui n'isoleraient pas pour autant ses adeptes dans des squats insalubres, d'obscurités caches *underground* ou autres marginalités de choix ? »

Ah ! Voici une question qui donne à l'auteur l'occasion inespérée de sortir la tête de la *mouise* dans laquelle il nous a plongés. Que répond-il ? *Policier ! Gardien de la paix !* Autrement dit, artiste-animateur intervenant en zones sensibles (chez les gueux des banlieues françaises délaissées par les entreprises et les services publics) pour favoriser l'intégration par la pratique artistique, donc la *paix sociale*. Mince, l'auteur s'enfonce dans le trou noir entraînant son lecteur (s'il est encore là) avec lui.

Va-t-il proposer une solution ? Va-t-il *sauver* l'art et le spectateur émancipé ? Du chaos (il aime lire Nietzsche, on peut donc attendre cela de lui) va-t-il naître une étoile filante ? Comme Nietzsche, il pourrait dire que la preuve de l'inexistence de Dieu est qu'il n'est pas Dieu, alors ne lui demandez pas de *sauver* quoique ce soit. Ni même de proférer une parole rassurante. Juste témoigner d'une expérience de spectateur *joyeusement* désespéré. Oui, vous verrez que de ne plus se laisser conter les sornettes de l'espérance a quelque chose de joyeux.

Il entre dans une galerie associative de Marseille un soir de janvier 2015 : La traverse. Une exposition de l'artiste Pascale Piloni organisée par Grains de lumière (<http://grainsdelumiere.com>) et Alt(ri)a Voce : *365 jours sans toi*. Il y a ces mots inscrits à l'entrée : « Il arrive parfois que l'inattendu surgisse. Comme apparaissant de nulle part et pourtant immédiatement et irrémédiablement. Surgissant, le désir se tient là, debout prenant chair dans la chair de l'autre. Nulle échappatoire. Il faut alors mêler les corps, la sueur, échanger la salive et les fluides, et tenter de s'emparer, au passage, d'un espace où pourra s'épanouir l'amour – même irréel, même idéal – de manière exponentielle. Comme l'inattendu surgit, il disparaît. Reste son empreinte. À travers l'écriture de 365 haïkus, jour après jour, le désir traverse le quotidien se rappelant à sa mémoire. Parce que c'est une histoire d'ombres et de fantômes, parce qu'après l'amour la cigarette se nécessite, parce que le papier vient de Damas d'où a surgi l'inattendu, parce que cet Orient appelle mon Occident, parce que le blanc est le champ de la vacuité, le "chant" d'un espace possible ouvert à l'autre, à l'apparition, au surgissement soudain d'une autre réalité... »

Il y a de courts poèmes inscrits sur 1 100 papiers à cigarette de Damas qu'on ne découvre que si l'on s'en approche, *365 jours sans toi* (encre blanche, ruban adhésif, paille, fil de pêche, salive, vidéo). Ils sont suspendus. Une vidéo projette dessus les ombres d'un corps. Rien n'est évident. Les paroles et les formes se révèlent à qui sait



NUPTIAE ALBAS PROJECT



© Pascale Piloni

attendre. Une histoire de fantômes comme seuls savent les conter ceux qui ont aimé ne serait-ce qu'un instant qui a valeur d'éternité.

Un peu plus loin, encore des feuilles (toujours 1 100) avec d'autres écrits composés jour après jour (ou la nuit) forment une robe de mariée, *Nuptiae Albas Project* (encre blanche, colle, fil de pêche, bois, poches à perfusion, tubulures, riz, sueur, vin, fleur d'oranger, jasmin). Mais celle-ci est tachée par ce qui pourrait bien être du sang. La chaleur de la lampe qui l'éclaire va empirer la situation, la robe va se *déliter* peut-être. Mais l'amour ne se dérobe pas pour si peu. Je pense aussi à la ville de Damas qui part en fumée, mais aucune ruine ne saurait ensevelir un souvenir quand la pierre est fidèle à l'événement d'une rencontre qui a fait naître un édifice, aussi fragile soit-il. Le désir résiste à la perte et à la peine. Il ne se dérobe jamais surtout quand il est mis à nu. Beau paradoxe.

J'aurais pu passer à côté. Discret, dans un recoin, un œuf, *Requiem Petierit Ovum* (œuf, vidéo, colle). Une toute petite image vidéo épouse sa forme. Un oiseau vole. Ce n'est pas une promesse de l'œuf ou de l'art. Dans l'inertie de l'œuf, le mouvement est déjà là. Sa trajectoire dans le ciel supporte une *mauvaise définition* de l'image (pixelisée et bleutée), peut-être pour des questions de déficience technique, qu'importe, ou tant mieux, disons que l'amour résiste aux dictionnaires des bonnes convenances, aux bonnes résolutions (comme celles que l'on prend en chaque début d'année).

Je ne connaissais pas alors l'artiste. J'ignorais tout de sa vie et de son œuvre. J'étais seulement convaincu qu'elle dit là quelque chose de juste. Qu'elle s'expose plutôt qu'exposer.

J'ai vécu l'inespéré : une plongée dans un au-delà du désespoir. Quand on n'attend plus rien et que quelque chose surgit. Quand on ne cherche même plus une échappatoire, et que soudain la fuite est possible. Joyeux, en somme. Spectateur inattendu.

Reprenons au tout début. Dès la première ligne de ce texte, je ne fais que raconter les conditions pour qu'un spectateur d'un genre nouveau puisse advenir. Sans foi ni loi. Une sorte de bandit des grands chemins. Il a des griffes, mais pas de griefs envers quiconque. Il s'épanouit bien mieux près des cactus qui pénètrent la chair que chez un fleuriste de la Saint-Valentin. Il aime le poème qui ne lèche pas les bottes de la Poésie, les films qui ne tournent pas rond, les musiques qui font la nique à la Muse, les tableaux qui n'amuse guère la galerie, les artistes qui ont autre chose à vivre que de se faire venir sur l'autel du marché des dupes...

Il est temps de rire de soi-même ! 24